



Fabienne Kisvel

# L'homme en bas de chez elle



Fabienne KISVEL

L'homme en bas de chez  
elle

© Fabienne KISVEL, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-0432-9



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ceux que j'aime.

La vie est comme une bicyclette,  
il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre.

Albert Einstein

## L'ÉTRANGER

Marie l'épiait encore, et encore. Elle passait de longues minutes à le regarder à travers la fenêtre de sa chambre.

La petite cour carrée de l'immeuble abritait depuis plusieurs mois un sans-logis, un paria de la société, un exclu. Elle ne savait pas lui donner un âge. Peut-être la trentaine ou la quarantaine, peut-être un peu moins, peut-être un peu plus... sans âge... Une barbe hirsute lui mangeait la moitié du visage. Il attrapait rarement la bouteille qui gisait à ses pieds, ou alors ce n'était peut-être jamais la même. Il vivait dans la crasse, un duvet, à même le sol, mince rempart contre le froid mordant et humide de l'hiver. Elle lui aurait bien parlé, mais elle ne savait pas trop quoi lui dire... Les autres occupants de l'immeuble voulaient qu'il parte, mais personne ne se décidait à s'en occuper vraiment. Finalement qui dérangeait-il, ici ? Il ne dérangeait que la bonne conscience.

Durant des semaines, elle était passée devant lui. Chaque matin pour sortir, elle avait jeté un petit coup d'œil discret, simplement pour vérifier s'il était toujours présent. Elle n'avait pas osé insister davantage... Chaque soir, elle avait ouvert la porte-cochère tout doucement, pour se laisser plus de temps, pour l'étudier quelques secondes avant qu'il ne s'en aperçoive. De temps à autre, si elle l'avait deviné endormi, elle s'était alors attardée un peu plus devant le corps allongé et inerte. Elle n'osait pas croiser son regard et ne savait pas comment engager la conversation. Elle ne comprenait pas trop pourquoi, mais elle pensait souvent à lui dans la journée. Déjà, le matin en ouvrant ses volets, elle regardait le ciel et s'interrogeait en fonction de la météo. Si le temps était au beau, elle se disait que ce serait moins dur, que le soleil réchaufferait un peu sa peau, ses mains engourdis par la nuit et son visage buriné par la rue. S'il pleuvait, elle le plaignait, se demandait comment il pourrait s'abriter, camoufler ses quelques affaires, les faire sécher. Si le froid et le vent recroquevillaient les feuilles du platane de la

cour, elle frissonnait et réfléchissait au moyen de lui apporter une couverture tout en restant à distance, pour se protéger et ne pas risquer d'être agressée verbalement, ou même et surtout, pour ne pas se retrouver face à une demande trop importante à laquelle elle savait qu'elle ne pourrait pas répondre. Car elle ne les connaissait que trop bien, ceux de la rue, ceux qui déambulaient l'âme en peine à la recherche de quelques litrons pour réchauffer leurs vieilles panses et retrouver dans un tord-boyaux un ami fidèle qui ne les abandonnerait pas.

La nuit étendait doucement son manteau sombre, grignotant le jour à peine éclos dans l'épaisseur grise des nuages parisiens. Il faisait froid, vraiment froid, surtout pour un mois de septembre. Finalement, d'un coup, n'y tenant plus, sans trop savoir pourquoi... pourquoi, aujourd'hui et maintenant, se décidait-elle à descendre, à traverser la petite cour pour rejoindre l'étroit renforcement où l'homme avait élu domicile ? Elle s'adossa contre le mur recouvert de salpêtre, bien résolue, cette fois, à entamer la conversation. Mais malgré elle, elle s'exprima plutôt timidement.

— Bonjour... J'habite au deuxième... Et je vous vois de la fenêtre de mon appartement...

Elle pointa du doigt l'étage de son studio. Au moment même où elle lui indiquait la fenêtre, elle se dit qu'elle faisait très certainement une bêtise et qu'elle allait très vite le regretter...

L'homme leva la tête. Elle fut surprise par son regard très dense. Des yeux bleu profond qui la dévisageaient. Elle eut l'impression de recevoir une gifle. Gênée, elle se mit à danser d'un pied sur l'autre, elle ne savait plus trop quoi dire. Le vent hostile et tranchant traversa son corps comme une radiographie pour ressortir de l'autre côté dans un frisson. Elle se pencha un peu.

— Il fait très froid, peut-être aimeriez-vous manger quelque chose de chaud ? Je peux vous proposer une soupe.

Il haussa les épaules et aboya :

— Pourquoi ?

— Pourquoi, quoi ? Je ne comprends pas, ce n'est pas la question.

— Pourquoi, maintenant ? Cela fait des semaines que je dors ici. Je vous ai vu regarder par la fenêtre. Vous n'avez pas autre chose à faire ?

— Si, justement j'ai beaucoup à faire, mais j'ai pensé à vous et au froid...

L'homme esquissa un demi-sourire désabusé qui se termina en un rictus :

— Un regain de culpabilité ?

— Non ! Quelle culpabilité ? Je ne me sens responsable de rien ! J'y suis pour quelque chose si vous êtes dans la rue ?

— Les gens au chaud dans leur petit confort se sentent toujours redevables. Proposer un peu de soupe, c'est une façon de se donner bonne conscience, de se dédouaner d'être privilégié.

L'homme déplia ses longues jambes, posa sa bouteille de façon attentionnée, comme une amie à qui l'on doit beaucoup et se leva. Elle ne l'aurait jamais cru si grand. À le regarder de haut, ou à longer son corps assis ou couché, jamais elle ne s'était imaginé qu'elle puisse ne lui arriver qu'à l'épaule. Même s'il était vrai que les hommes la dépassaient souvent...

Marie était petite et menue et, du haut de son mètre soixante et un (il était hors de question qu'elle oublie ce centimètre !), elle passait souvent inaperçue. Plutôt réservée, le teint pâle, des cheveux épais, très longs et très blonds, retenus en permanence par une grosse barrette, elle paraissait un peu fade, mais, à y regarder de plus près, Marie était très jolie. L'ovale parfait de son visage, son nez fin, sa petite bouche bien dessinée et ses grands yeux bleus très doux, en amande, en avaient séduit plus d'un.

Il toisa la jeune femme et l'obligea à reculer. Le blouson de Marie essuya le mur dans un léger crissement. Il agrippa sa manche, la tira en avant et leva l'autre main. Elle poussa un cri, apeurée. Il se mit à rire.



— Je vous ai fait peur ? Je veux juste enlever le crépi qui a blanchi le dos de votre blouson.

Il brossa énergiquement l'arrière de la doudoune, un fin nuage de poussière blanche s'en échappa.

— Et, elle est à quoi, votre soupe, la miss !

— Je ne sais pas ce qu'il me reste. Vous voulez monter ?

— Non... Vous ne me connaissez pas et vous m'invitez chez vous ? De l'imprudence ou c'est une proposition ? Il accompagna sa question d'un clin d'œil. Vous cherchez de la compagnie, pour vous réchauffer, pour garnir votre petit lit !

Elle était sidérée. Il ne lui était pas venu à l'idée que cet homme puisse prendre son invitation pour une quelconque proposition. Il la regarda, la tête un peu de côté.

— Je vais voter pour de l'inconscience.

— Tout le monde n'a pas les idées mal placées. Je vous propose juste de vous réchauffer, et un peu de soupe. Vous n'êtes qu'un goujat.

— Exact ! Et je le revendique ! Je ne vous ai rien demandé, alors si vous avez envie de faire la « Bonne Samaritaine » ne vous en prenez qu'à vous-même ! Salut !

Marie tourna les talons et s'enfuit sans se retourner. Elle monta, vexée, quatre à quatre, les marches jusqu'à son petit appartement. Elle adorait son studio. Il avait connu toutes ses joies et ses peines d'étudiante, et elle s'y sentait bien. Pour rien au monde, elle ne déménagerait, même si maintenant elle était médecin, même si maintenant elle avait les moyens de vivre dans un appartement beaucoup plus grand.

Très coquet, elle l'avait, avec l'aide de sa mère, décoré avec un goût de jeune fille en fleur. Un peu comme sa chambre chez ses parents, qu'elle avait quittée à regret. Une vraie bonbonnière ; les murs semblaient poudrés

d'un rose délicat, rehaussé par le fuchsia d'un canapé « clic-clac ». La petite table basse en glace pouvait se relever pour permettre de prendre un repas à deux ou à trois. La kitchenette se résumait à une plaque électrique, un four micro-ondes et un réfrigérateur parfaitement intégré dans des placards en laque mauve. Les meubles de la cuisine se prolongeaient en une penderie et une commode, habillant tout un pan de mur. Une grande table de verre, jonchée de revues de médecine et de fiches cartonnées, était accolée contre le mur, sous la fenêtre. Des piles de livres pour préparer l'internat s'appliquaient à tenir en équilibre entre les quatre pieds. Elle les ouvrait encore de temps à autre pour vérifier un diagnostic lorsqu'un patient lui posait problème. À vrai dire, elle passait le plus clair de son temps à l'hôpital et rejoignait son « petit havre de paix », comme elle aimait le surnommer, de moins en moins souvent. Ses week-ends de libres, elle les passait chez ses parents à Orléans. Elle y retrouvait souvent son frère, marié et bientôt père. Son frère, Bruno, le confident de son enfance, dont elle était si proche et qui s'était éloigné peu à peu d'elle, sur la pointe des pieds, sans qu'elle s'en aperçoive, entre ses cours, ses gardes et sa fiancée... maintenant sa femme... Carole, une jeune femme pulpeuse et pleine de charme, qui finalement avait su l'apprivoiser. Marie avait appris à l'apprécier et, même, elle devait bien se l'avouer, à l'aimer. Alors, chaque week-end de libre, quand ses gardes ne l'obligeaient pas à rester sur Paris, elle adorait rejoindre le cocon familial, plus encore depuis que le ventre de sa belle-sœur s'arrondissait. L'effervescence et la joie qui y régnaient la changeaient de la morosité ambiante hospitalière où les patients prostrés déambulaient dans les couloirs en faisant chuchoter leurs pantoufles, avant de s'effondrer dans leur lit en râlant pour se prouver qu'ils étaient bien vivants. Sa spécialité, maladie infectieuse, elle l'avait choisie après avoir vécu la perte d'un ami cher du SIDA. Il ne s'était aperçu de rien, il avait trop attendu...

Furieuse tout d'abord, elle jeta son blouson sur le canapé. Cet homme est aigri et méchant ! Eh bien qu'il reste où il est ! À quoi bon vouloir aider son prochain pour être reçu de cette manière ! Malgré tout, cette rencontre la laissait perplexe... Assise sur son canapé, elle réfléchissait à ce qu'il venait de se passer. Ce n'est pas tant ce qu'il avait dit ou fait... En se concentrant,